



Archives de sciences sociales des religions

134 | avril - juin 2006
Varia

Albert Piette, *Le temps du deuil. Essai d'anthropologie existentielle*

Paris, Éditions de l'Atelier, 2005, 125 p.

Mickaël Wilmart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3594>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 147-299

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Mickaël Wilmart, « Albert Piette, *Le temps du deuil. Essai d'anthropologie existentielle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-66, mis en ligne le 11 septembre 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3594>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Albert Piette, *Le temps du deuil. Essai d'anthropologie existentielle*

Paris, Éditions de l'Atelier, 2005, 125 p.

Mickaël Wilmart

- 1 Après avoir étudié de près la religion ordinaire, A. Piette s'intéresse à une phase précise et douloureuse de l'existence humaine dans laquelle le religieux peut prendre une place importante, le deuil suivant la perte d'un être cher. Sujet difficile à aborder car l'enquête se révèle immédiatement délicate : l'auteur a choisi, pour le traiter, une méthode peu employée encore, celle qu'il appelle une « auto-ethnographie » devant déboucher sur une anthropologie existentielle. L'auteur est, en effet, l'objet de sa propre enquête et c'est sur lui-même, et sur son journal personnel tenu au cours des années, qu'il se pose les questions d'un anthropologue. La méthode empêche évidemment toute conclusion générale, puisque le sujet étudié est unique, mais a l'avantage de permettre une enquête précise des cheminements d'une personne à travers les étapes du deuil et d'en pénétrer l'intimité. Pour lui, les enquêtes de terrain sur le deuil ne pourraient donner qu'un « récit tronqué d'une expérience réduite à l'inventaire, certes compréhensif, des ressources socioculturelles pour gérer la mort », alors que « les détails personnels constituent [...] une voie possible, voire nécessaire, à la compréhension de domaines aussi privés que le deuil et la croyance ». Pour permettre une distanciation avec son objet, A. Piette a toutefois attendu quinze ans pour étudier ses réactions à la mort de son père.
- 2 Immédiatement après la mort de son père, il s'interroge sur l'endroit où se trouve ce proche disparu et sur les moyens d'entrer en communication avec lui. Son éducation religieuse, dans une famille très croyante et ritualiste, lui offre un terreau de réponses. Il accroche ses espoirs aux mots des prêtres, aux textes des prières et à ses souvenirs de catéchisme qui, tous, parlent d'une autre vie après la mort. Les prières, autrefois irrégulières, se font quotidiennes et semblent lui apporter une certaine sérénité. L'espoir de la résurrection (renforcé par des lectures de récits « d'expérience aux frontières de la mort ») apparaît comme un leitmotiv dans cette étape durant laquelle il se tourne vers ses croyances mais l'acte de croire est apparemment lié à une *volonté* de croire. Dans une analyse très fine, l'auteur distingue alors les représentations religieuses, comme

phénomènes essentiellement culturels, et les différents états possibles de croyances qui ont, chacun, un lien différent avec ces représentations.

- 3 Si ces croyances rendent plus acceptable l'idée de l'absence de l'être disparu grâce à l'idée « d'une autre forme de présence dans un autre lieu », elles ne règlent en rien la peur de l'oubli de la vie passée. Suivant les conseils d'un prêtre, A. Piette décide donc d'écrire des souvenirs sur son père. Le lecteur assiste alors à la genèse du journal qui lui sert, aujourd'hui, pour étudier les étapes du deuil. Mais on s'interroge devant ce chapitre consacré à « L'écriture » sur la représentativité du cas : si le chapitre sur « La croyance » possédait une véritable pertinence d'ordre presque universel, l'acte d'écrire ne paraît pas justifier une approche identique.
- 4 Le quatrième chapitre, « La preuve », revient sur les croyances qui accompagnent le travail de deuil. Pour renforcer les réponses données par la religion catholique, l'auteur se lance dans la quête « de certitudes et de preuves » d'une existence de l'au-delà. Il lit alors nombre d'ouvrages sur une conception scientifique d'un autre monde, ou supposée telle, comme la littérature sur les phénomènes paranormaux, et prend même contact avec certaines associations. Ce parcours qui semble, de l'aveu même de l'auteur, assez marginal et relié à son métier d'anthropologue, a toutefois le mérite d'interroger, encore une fois, l'acte de croire et cette volonté non seulement de croire mais aussi d'avoir la preuve de ce à quoi l'on croit. Le croyant ne se contente alors plus d'accepter les représentations religieuses mais entend acquérir la certitude de leur vérité pour lever tout doute sur le sort du proche décédé.
- 5 Toutefois, le recours aux croyances n'apporte pas toutes les réponses et A. Piette se livre alors à l'analyse de son parcours scientifique dans l'étude des faits religieux, pour s'apercevoir que, lors de ses enquêtes sur la vie paroissiale en France, il cherche et trouve des réponses et que petit à petit, ses « croyances sont en train de céder le pas » à « son anthropologie ». Le travail de deuil se termine finalement par l'action du temps qui permet la poursuite de la vie quotidienne sans le père disparu.
- 6 On est séduit, d'emblée, par cette idée d'une anthropologie existentielle. Pour l'étude des pratiques religieuses, il est, en effet, indispensable de prendre en compte leur dimension intime. La religion n'est pas qu'une manifestation extérieure : au contraire, la vie intérieure est souvent plus riche et beaucoup plus difficile à saisir. Quand le chercheur est lui-même croyant, il a alors la possibilité de se retourner vers sa propre expérience pour expliciter les phénomènes qu'il étudie. L'analyse, par A. Piette, de l'importance des croyances dans son deuil montre qu'effectivement, la méthode qu'il nous propose apporte quelque chose de neuf. Mais quelques objections ou interrogations se posent. Quelle place peuvent tenir les chercheurs non-croyants dans une telle anthropologie ? Présenter l'« auto-ethnographie » comme une méthode permettant d'aller plus loin dans l'étude du religieux, n'est-ce pas envisager que seul le chercheur croyant est à même de comprendre la part intime de ces pratiques ? Enfin, on ne peut s'empêcher de penser qu'irréremédiablement l'auto-analyse prend le pas sur l'auto-ethnographie. La part du travail d'écriture ou même d'autobiographie intellectuelle est ici trop grande pour ouvrir sur une compréhension générale. Finalement, l'anthropologie existentielle que propose l'auteur gagnerait, peut-être, en sens si elle synthétisait un ensemble d'études « auto-ethnographiques » et ne se contentait pas d'une seule expérience.